

Revue générale : La renaissance thomiste dans l'église : du cardinal Mercier à M. Jacques Maritain

Autor(en): **Jaccard, Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **15 (1927)**

Heft 63

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-380130>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REVUE GÉNÉRALE

LA RENAISSANCE THOMISTE DANS L'ÉGLISE

DU CARDINAL MERCIER A M. JACQUES MARITAIN

Lorsque l'Église célébrera, en 1929, le cinquantième anniversaire de la restauration du thomisme, ceux qui en furent les premiers ouvriers ne seront plus nombreux. Une série ininterrompue de deuils vient en effet de frapper les survivants de la première génération des néo-scolastiques. Dès octobre 1924 sont morts, coup sur coup, le professeur Cl. Baeumker, de Munich, l'un des plus illustres médiévistes contemporains, les RR. PP. Berthier, de Fribourg, et Suermondt, O. P., collaborateurs dès 1880 de l'édition léonine des œuvres de saint Thomas d'Aquin, le R. P. Mattiussi, S. J., à qui fut confiée, en 1914, la rédaction des fameuses vingt-quatre thèses fondamentales de la métaphysique thomiste.

Puis ce fut le tour de quatre hauts dignitaires de l'Église, auteurs de nombreux ouvrages sur la doctrine Angélique : le R^{me} P. Lepidi, O. P., maître du Sacré Palais, Mgr Janssens, O. S. B., S. E. le cardinal Mercier et Mgr Farges, directeur au séminaire Saint-Sulpice, à Paris. A cette liste funèbre il faut encore ajouter les noms de deux professeurs, un peu plus jeunes pourtant, le R. P. Gény, S. J., de l'Université Grégorienne, à Rome, et le R. P. Barges, O. P., de l'école du Saulchoir, fondateur de la *Revue des Jeunes*.

Mais parmi tous ces maîtres éminents, disparus en si peu de temps, un seul jouissait d'une vraie notoriété, en dehors de

l'Église. C'est le cardinal Mercier, archevêque de Malines, décédé à Bruxelles, le 23 janvier 1926. Bien qu'il ait laissé à d'autres, depuis vingt ans déjà, la direction effective de l'œuvre de restauration thomiste, qu'il avait entreprise, sur l'initiative de Léon XIII, en 1882, il est resté par ses livres, traduits en plusieurs langues et constamment réédités, le chef vénéré et le représentant le plus illustre de la néo-scolastique.

D'innombrables articles nécrologiques lui furent consacrés, non seulement dans les revues catholiques, mais encore dans la grande presse universelle. Cet hommage allait en premier lieu au pasteur et au patriote belge, qui montra tant de courage, de fermeté et de dignité, pendant les années tragiques de la guerre. Et c'est par son attitude et la grandeur de sa personnalité, plus que par son œuvre philosophique, qu'il mérita les éloges presque excessifs de ses deux meilleurs disciples, le chanoine Noël et M. de Wulf : « vénéré du monde entier », « deuil universel comme on n'en vit jamais », « jamais la disparition d'un homme n'a suscité des regrets plus universels et plus unanimes », etc. (1)

Cependant le prestige d'une personnalité se reporte toujours sur son œuvre. Si la scolastique est aujourd'hui accueillie avec intérêt dans le monde, c'est moins peut-être par sa valeur propre que par le prestige de certains de ses défenseurs, du cardinal Mercier en tout premier lieu. Quoiqu'il en soit, sa mort fut pour beaucoup de journaux la première occasion de parler de saint Thomas. Certains périodiques littéraires en profitèrent pour entretenir leurs lecteurs de ce néo-thomisme, aujourd'hui si bien porté en France. Quant aux revues catholiques de philosophie, elles mirent tout leur zèle à célébrer, au-dessus des ri-

(1) Les principaux articles récents sur le cardinal Mercier sont signalés dans le Bulletin thomiste, 1925, p. 321 et 1926, p. 216. Il faut ajouter à cette bibliographie les ouvrages de G. Goyau (1918), G. Ramæckers (1926), J. Ageorges (1926), J. d'Ivray (1926), Mgr Laveille (1926), H. L. Dubly (1927) ainsi que les articles suivants :

Léon NOËL, *Nouvelles littéraires*, 30 janvier 1926 ; *Bulletin thomiste*, mars 1926 ; *Le Flambeau*, *Revue belge*, avril 1926.

Mgr Alfred BAUDRILLART, *Larousse mensuel*, juin 1926.

R. P. DE MUNNYNCK, O. P., *Schweizerische Rundschau*, 1^{er} mars 1926.

R. B. CHERIX, *Nova et Vetera*, avril-juin 1926.

Enfin, le *Messenger belge* (octobre 1926), organe des protestants de Belgique, fait les réserves qui s'imposent sur l'esprit de l'œuvre ecclésiastique de Mgr Mercier.

valités d'écoles, la mémoire de leur chef commun. En particulier, le numéro de mai 1926 de la *Revue néo-scolastique* de Louvain fut tout entier consacré « à la personnalité et à la philosophie du cardinal Mercier », fondateur et premier directeur de cette importante publication.

Aussi voulons-nous, à notre tour, tenter de rappeler les débuts de cette renaissance thomiste, en indiquer les principales étapes et en souligner enfin brièvement les tendances générales et significatives pour l'avenir. Le moment nous en paraît bien choisi, car la mort du cardinal Mercier et de ses collaborateurs de la première heure marque précisément la fin d'une de ces étapes de l'histoire du néo-thomisme. En 1926 s'achève la première grande période, que nous appellerions volontiers la période héroïque du renouveau scolastique, s'il ne fallait pas réserver cette qualification aux trente premières années, de 1879 à 1906, pendant lesquelles le grand cardinal fut l'âme même du néo-thomisme.

Car la première période se subdivise en deux étapes. Dès 1906 un autre esprit, qui trouvera son expression dans l'absolutisme de M. Maritain, se mit à animer les entreprises des néo-thomistes. 1906 est un premier tournant : c'est à la fois la date de la retraite de Désiré Mercier et celle de la conversion de Jacques Maritain. La coïncidence n'est pas sans signification. Bien que ce dernier ait attendu plusieurs années pour publier ses premières études de philosophie, son nom caractérise la seconde étape du néo-thomisme, comme celui du cardinal Mercier résume la période héroïque des origines.

Mais ces deux premières étapes, 1879-1906 et 1906-1926, se confondent lorsqu'on les compare à l'ère nouvelle qui débute maintenant et que nous caractérisions déjà l'an passé. Jusqu'ici la renaissance scolastique s'est limitée à l'Eglise. Aujourd'hui seulement, elle entre en conflit véritable avec le monde. Les années 1925-1926 sont un tournant plus décisif que celui de 1906. Mais nous ne voulons pas revenir ici sur la « mêlée thomiste ». Une chronique spéciale étudiera prochainement la lutte du thomisme avec le monde en 1926-1927. Aujourd'hui, il ne sera question que de la renaissance scolastique *dans l'Eglise*.

I. L'INITIATIVE DE LÉON XIII.

Le 4 août 1879, lorsque Léon XIII promulga la fameuse encyclique *Aeterni Patris*, — *De Philosophia christiana ad mentem S. Thomas Aquinatis, Doctoris Angelici, in scholis catholicis instauranda* — la scolastique était presque aussi oubliée dans l'Église que dans le monde.

Cependant l'excès même du discrédit où le thomisme était tombé laissait prévoir un renouveau. A Plaisance, à Rome et à Naples, certains théologiens cherchaient depuis longtemps à réhabiliter la doctrine du philosophe d'Aquin. De nombreux travaux récents, publiés en particulier en 1924, à l'occasion du centenaire de la mort de V. Buzetti, « le père du néo-thomisme italien », ont fait mieux connaître les origines de cette renaissance dont l'Italie fut vraiment l'initiatrice.

Ces études nous reportent aux premières années même du XIX^e siècle. En France, par contre, il faut attendre jusqu'en 1850 pour trouver des témoignages positifs d'un renouveau d'intérêt pour saint Thomas. Ainsi, en 1853, le Père Gratry écrivait dans sa *Connaissance de Dieu* :

« Il manque à saint Thomas d'être compris. Il y a en lui des hauteurs, des profondeurs, des précisions que l'intelligence contemporaine est loin de pouvoir soupçonner et que l'on comprendra peut-être dans quelques générations, si la philosophie se relève, si la sagesse reparaît parmi nous. » (1)

Mais ce n'est là qu'une voix isolée. En France comme ailleurs, ce fut une stupéfaction générale, lorsque le pape tenta en 1879 d'imposer le thomisme aux écoles catholiques.

A Rome, cette décision « provoqua tout de suite un branle-bas assez confus d'hésitations et d'obéissances. Elle finit par prévaloir, car on savait le pape tenace en ses desseins » (2). Dans l'Église par contre, loin du Maître, on ne voulut d'abord voir dans cette initiative qu'une fantaisie passagère et sans importance du nou-

(1) Paul CHOISNARD, *Saint Thomas d'Aquin et l'influence des astres*, p. 22, 1926.

(2) C. BESSE, *Deux centres du mouvement thomiste, Rome et Louvain*. Revue du clergé français, 1902. (Cité par G. GOYAU, *Le cardinal Mercier*, p. 29, 1918).

veau pontife. Selon l'expression du cardinal Mercier lui-même, la requête de Léon XIII n'obtint des catholiques « qu'un silence à peine respectueux ».

On trouve des témoignages plaisants de cet état d'esprit dans l'ouvrage récent qu'Albert Houtin a publié sur *Marcel Hébert*. Voici par exemple un extrait d'une lettre adressée en 1886 au futur « prêtre symboliste » par son ancien professeur de philosophie du séminaire d'Issy :

« Je ne vois pas d'inconvénients à ce que vous absorbiez du thomisme, mais de grâce, ne devenez pas un thomiste absorbant. Il y en a chez nous et c'est une de mes consolations, à Bordeaux, de n'en point avoir sur mon horizon immédiat. » (1)

Cet ouvrage donne en outre de curieux détails sur les origines de la Société de saint Thomas d'Aquin, fondée en 1878 déjà, à Paris, par un Jésuite napolitain, le P. Jovenne, professeur de philosophie dogmatique à l'Institut catholique. On s'efforçait, dans ce groupe, de concilier Kant et saint Thomas, sans s'écarter des instructions pontificales ! Marcel Hébert en fit partie, de 1885 à 1890, à titre de « membre objectant » et il y souleva des discussions mémorables.

Il faut lire ce récit pour comprendre tout le chemin qu'a parcouru le thomisme pendant ces quarante dernières années. La réaction a été si forte et si universelle qu'on ne se souvient plus déjà de ce temps légendaire, où la philosophie catholique se réclamait de Descartes, de Malebranche et des disciples de Kant ! Les historiens de la néo-scholastique, dans leur zèle thomiste, oublient ces temps ingrats. Ainsi l'abbé Michelet, dans un livre sur *La vie catholique dans la France contemporaine*, publié en 1918, fait un tableau riant de l'activité de la Société de saint Thomas d'Aquin, à ses débuts :

« Du temps du P. Jovenne († 1883), dit-il, son action sur le public était déjà très appréciable. Plus tard, sous l'impulsion de Mgr d'Hulst, elle devint, sous une forme plus élargie, une société d'études très vivante, où les principales thèses caractéristiques du thomisme étaient discutées, approfondies, défendues et confrontées avec les résultats scientifiques actuels. »

Albert Houtin, qui rapporte ce jugement, n'a pas de peine à en

(1) Albert HOUTIN, *Un prêtre symboliste: Marcel Hébert (1851-1916)*, Paris 1925, p. 18.

montrer l'illusion. Les membres n'étaient qu'une dizaine, dont la plupart ignoraient tout du Docteur Angélique. Vivante, cette société ne le fut guère que depuis 1922, date où elle fut réformée par le R. P. Peillaube, doyen actuel de la Faculté de philosophie de l'Institut catholique.

A Rome, cependant, le pape, « tenace en ses desseins », veillait lui-même à l'exécution scrupuleuse de ses « ordres ». Il fit aux Dominicains un devoir d'honneur d'être les plus zélés disciples de leur Docteur propre. En janvier 1880, il les chargea d'établir une édition critique de toutes les œuvres de l'Aquinate. Une commission spéciale, composée de Frères Prêcheurs et présidée par le cardinal Zigliara, se mit tout de suite à l'œuvre. En 1882 déjà, parut le premier des trois volumes in-4^o contenant les *Commentaires sur Aristote*.

En cette même année 1880, les professeurs du séminaire de Plaisance, dont Buzetti avait jadis fait partie, publièrent la première revue thomiste, *Divus Thomas*. L'exemple fut bientôt suivi ailleurs. Les *Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters*, fondés en 1891 par le professeur Baeumker groupèrent cette école de médiévistes allemands qui fut inégalée jusqu'à la guerre.

Deux ans après, en 1893, les Pères Dominicains de Fribourg inaugurèrent la *Revue thomiste* et firent de leur école l'une des plus réputées dans le monde scolastique.

Enfin, en 1894, Mgr Mercier lançait sa *Revue néo-scholastique*, organe de l'École de Louvain. L'importance de cette dernière est telle qu'il nous faut en rappeler, avec quelques détails, les origines.

Répondre les œuvres du Docteur Angélique et stimuler le zèle des Prêcheurs ne pouvait suffire à restaurer le thomisme. Léon XIII, « ce pape au coup d'œil audacieux et large, dont le glorieux pontificat prépara le siècle où nous sommes » — comme le dit pompeusement le chanoine Noël — le comprit parfaitement. Il fallait à cette renaissance un centre intellectuel, un foyer vivant et ouvert à tous les mouvements d'idées contemporains et d'où la « saine doctrine » pût rayonner dans l'Église et dans le monde. Ce foyer, Léon XIII le suscita à Louvain.

Les écoles italiennes, qui avaient été les premières à réhabiliter la mémoire de saint Thomas, auraient pu légitimement prétendre à cet honneur. Mais leur esprit n'aurait pas mené la scolastique bien loin.

« A Rome, en ce temps-là, dit M. Goyau d'après l'étude citée de C. Besse, la pensée catholique visait moins à s'épanouir qu'à se barricader. Le thomisme, tel que l'enseignait avec leur fraîche bonne volonté ces premiers docteurs romains, aimait mieux négliger les sciences récentes que se les assimiler. Il exhibait une demi-arrogance qui masquait, peut-être encore, une demi-timidité. »

Les « demi » et les « peut-être encore », de M. Goyau sont superflus. Le pape, qui était italien, savait que cette Italie arrogante, docile et cléricale, était incapable de donner une impulsion originale et ferme au renouveau thomiste. C'était au contraire loin de Rome, là où les préventions contre la scolastique étaient les plus fortes, qu'il fallait jeter hardiment la semence nouvelle, pour qu'elle fructifiât et se répandît par le monde.

Fribourg, à la frontière de deux langues et de deux civilisations, était un terrain propice pour une telle entreprise. Aussi a-t-on fait de grands efforts pour y restaurer la scolastique. Mais un protestantisme trop vivant en était peut-être trop proche.

Louvain, par contre, avait un passé plus glorieux. Jadis elle avait représenté le catholicisme en face de la Réforme. Son Université, qui avait été la première à condamner Luther, était en outre la seule Université catholique complète, pourvue de toutes ses Facultés. C'est pourquoi Léon XIII, qui avait appris à la connaître lors de sa nonciature à Bruxelles, jeta sur elle son dévolu.

Restaurée en 1834 par les évêques belges, l'Université de Louvain avait possédé, au milieu du siècle, une école de philosophie florissante. Mais son traditionalisme borné avait paru dangereux à Rome. En 1864, sa carrière fut brisée par une retentissante condamnation. Depuis lors elle végétait en enseignant un spiritualisme vague et craintif.

Le choix du pape avait donc de quoi surprendre. Mais cette déchéance même servait le plan de Léon XIII. Sur cette table rase il était plus facile d'édifier la scolastique nouvelle. Aussi, une année seulement après l'Encyclique *Aeterni Patris*, un bref,

daté du 25 décembre 1880, demandait-il aux évêques de Belgique de créer à l'Université de Louvain une chaire spéciale de philosophie thomiste, accessible à tous les étudiants. Pour faciliter la diffusion de la doctrine, permission spéciale fut donnée d'enseigner en français.

Cette requête mit les prélats belges dans un cruel embarras. Ils craignaient de recommencer l'aventure du traditionalisme condamné, à un moment où il était urgent de lutter contre les tentatives de laïcisation scolaire. Aussi cherchèrent-ils d'abord à temporiser. Mais, menacés de recevoir d'office un religieux mitré d'Italie, grand clerc en thomisme, ils se hâtèrent d'obéir au pape. En juillet 1882, l'abbé Mercier fut nommé par eux « professeur de haute philosophie selon saint Thomas » à l'Université de Louvain.

Dès lors, et pendant vingt-cinq ans, l'histoire du renouveau thomiste se confond avec la carrière du nouveau professeur. Aussi devons-nous en indiquer les étapes principales.

II. Désiré Mercier et l'école de Louvain.

Né à Braine-l'Alleud, bourgade du Brabant wallon, en 1851, le futur cardinal passa toute sa vie dans le diocèse de Malines. Sa famille, d'origine française, s'était établie depuis deux siècles dans ce pays qui avait donné jadis à la scolastique tant de docteurs illustres.

Désiré Mercier suivit à Malines toute la filière des études ecclésiastiques. Très tôt, il s'intéressa à la philosophie. Mais l'enseignement qu'il reçut d'abord ne le laissa guère satisfait. Au grand séminaire, il se mit à lire la *Somme*. Et déjà il préférait le thomisme, autour de lui bien décrié, à ce que M. Goyau appelle, dans son style imagé, « ces bâtisses composites dans lesquelles chaque faiseur de système reconnaît quelque pierre portant son estampe, et qui, s'ouvrant alternativement à tous les courants d'air, vacillent sous leur chaotique tourbillon » !

Ordonné prêtre en 1874, il fut envoyé par ses supérieurs à l'Université de Louvain. Saint Thomas n'y était guère pratiqué. Cependant, cette année-là, le R. P. Lepidi, régent des études au Collège dominicain, y publiait le premier de ses ouvrages

d'ontologie thomiste. Mais c'est un livre du Jésuite Kleutgen qui guida les premières recherches de l'étudiant vers les solutions scolastiques des problèmes de la connaissance et de la certitude.

Quoiqu'il en soit, il était thomiste convaincu lorsqu'il fut nommé en octobre 1877 « directeur des philosophes » au petit séminaire de Malines. Répudiant l'enseignement de ses prédécesseurs, dont il avait été lui-même si peu satisfait, il ne craignit pas d'initier ses jeunes élèves à la philosophie de saint Thomas. Aussi était-il le plus qualifié, lorsque le cardinal Deschamps fit de lui le titulaire de la nouvelle chaire de Louvain.

Tout de suite il prit sa tâche à cœur. Pendant les vacances de 1882, il se rendit à Rome pour s'entendre avec le pape et les maîtres du thomisme italien. Il soumit alors à Léon XIII son programme d'enseignement, qui fut entièrement approuvé.

Parfaire sa culture scientifique était son premier souci. On le vit, à Paris, suivre les cliniques de Charcot et, à Louvain, fréquenter les laboratoires de la Faculté des sciences. Cependant il n'attendit pas pour inaugurer son cours de philosophie thomiste. Dès l'automne 1882, il convia les étudiants à s'initier à cette doctrine oubliée.

On alla d'abord par curiosité à ces leçons publiques, malencontreusement placées à une heure matinale pour ne pas encombrer l'horaire officiel de l'Université. Mais le talent et le zèle du nouveau professeur lui valurent tout de suite la sympathie et la fidélité des étudiants.

Sa tâche était écrasante. Il dut construire de toutes pièces son cours de philosophie, confrontant sans cesse les théories modernes et les doctrines de saint Thomas. Ainsi il passa en revue la psychologie, la logique, la critériologie, l'ontologie, la morale et même le droit naturel.

Mais à lui seul, il ne pouvait cependant pas suffire. Après lui avoir donné, en 1886, une prélatrice romaine, Léon XIII voulut lui adjoindre des collaborateurs. En 1888 et 1889 deux brefs pontificaux demandaient à l'Université de créer, autour de la chaire principale de Mercier, un ensemble de cours convergents. Ce fut l'origine de l'Institut supérieur de philosophie, consacré en 1894 par un nouveau document romain qui en fut la charte de fondation.

Quatre disciples de Mgr Mercier enseignèrent dès lors auprès de

lui dans un édifice nouveau. M. Nys se réserva la cosmologie, M. de Wulf l'histoire de la scolastique, M. Thiéry la physique, M. Deploige la sociologie. Un séminaire, portant le nom de Léon XIII, accueillit les prêtres désireux de suivre les cours de cette école nouvelle.

En 1894 également, sous les auspices de la Société philosophique de Louvain, fut fondée la *Revue néo-scolastique*, que Mgr Mercier dirigea jusqu'en 1906 et dont il fut l'un des principaux collaborateurs. A cette époque il publia son grand *Cours de philosophie* dont il avait donné déjà des autographies. Les volumes en furent réédités de sept à onze fois jusqu'à maintenant. La plupart furent en outre traduits en italien, en espagnol, en portugais, en polonais, en allemand et en anglais. Ce cours se compose de quatre parties : *Logique, Ontologie ou Métaphysique générale, Psychologie* (2 vol.), *Critériologie ou théorie générale de la certitude*. La cosmologie, la théodicée, la morale et le droit naturel n'existent qu'en autographies. A leur place ont été publiés, en fin de série, une *Cosmologie* (4 vol.) de M. Nys et une *Histoire de la philosophie médiévale* (2 vol.) de M. de Wulf. (1)

Les disciples de Mercier publièrent en même temps de nombreux ouvrages. Citons les thèses de Léon de Lantsheer, député à la Chambre belge, sur *Le bien au point de vue ontologique et moral* (1886) et de Léon Noël sur *La conscience du libre arbitre* (1899). M. de Wulf inaugura en 1901 et dirigea une collection réputée de textes et d'études sur *Les philosophes belges*, où parut le célèbre ouvrage du R. P. Mandonnet, O.P., sur *Siger de Brabant*.

Car l'histoire ne fut pas négligée à Louvain, malgré le souci primordial de cette école : l'élaboration positive du néo-thomisme, « repensé » pour notre temps. La philosophie kantienne y fut particulièrement étudiée, dans un esprit assez large. En 1913, une thèse de M. Sentroul sur *Kant et Aristote* mérita d'être couronnée par la Kantgesellschaft. (2)

(1) On trouvera la bibliographie complète des publications de Désiré Mercier dans le n° d'hommage de la *Revue néo-scolastique de philosophie*, mai 1926, pp. 154-162.

(2) La médaille d'or de la Faculté protestante de théologie d'Utrecht fut décernée, en 1925, au R. P. Friethoff, O. P., pour son travail sur *Les doctrines comparées de Thomas d'Aquin et de Calvin sur la prédestination*.

Toute cette œuvre de l'école de Louvain lui valut très tôt une juste considération dans les milieux philosophiques contemporains. Dans les *Kantstudien* de 1900, Fritz Medicus fit l'éloge de la *Critériologie* de Mgr Mercier.

« Le kantiste, dit-il, est habitué à voir insulter la philosophie critique dans les ouvrages thomistes, mais très rarement il rencontre une étude sérieuse de ses problèmes. Or nous avons ici un livre qui, dans toutes ses parties, s'occupe d'une discussion principielle et réellement scientifique du kantisme. C'est pourquoi un livre de ce genre est utile même au lecteur qui ne peut adopter les solutions qu'on lui propose... »

En 1901 encore, les *Kantstudien* analysent l'œuvre de Louvain — « das wissenschaftliche Zentrum des heutigen Thomismus » — comme l'appelait le défunt Rudolf Eucken dans son article au titre fameux : *Thomas von Aquino und Kant, ein Kampf zweier Welten*.

Cependant, dans l'Eglise, la jalousie des uns et la timidité des autres entravaient gravement le développement de l'école de Louvain. En 1896, Mgr Mercier dut aller à Rome se défendre contre les intrigues de ses rivaux. On crut un moment qu'il serait obligé de renoncer à son professorat, quitte à être pourvu d'un poste honorifique et lointain. Mais son œuvre plaidait pour lui. Léon XIII, en 1898 et 1900, confondit les adversaires de Mercier en approuvant pleinement les initiatives du chef de « son Institut ».

Cette crise passée, l'Ecole de Louvain, à qui le pape montrait tant de bienveillance, continua de prospérer. Si bien que son fondateur put se retirer en 1906 sans souci pour l'avenir de son œuvre. Nommé par Pie X cardinal-archevêque de l'immense diocèse de Malines, il ne fut plus pour son Ecole qu'un protecteur puissant.

Avec l'année 1906 s'achève donc la période héroïque du néothomisme. On n'ose plus dès lors professer d'autre philosophie que celle du Docteur Angélique. La scolastique, sinon le thomisme intégral, a triomphé dans l'Eglise. Mais l'accord parfait était loin d'être réalisé sur l'interprétation de la doctrine officielle. Les succès de Louvain avaient suscité bien des rivalités qui s'ajoutèrent à celles qui divisaient depuis des siècles les grands ordres religieux, Dominicains, Jésuites et Franciscains. Mais toutes ces divergences furent dissimulées. Devant le monde, la philosophie catholique se présentera désormais avec une apparence d'unité et de cohésion qui fera sa force et sa grandeur.

III. SAINT THOMAS, DOCTEUR COMMUN DE L'ÉGLISE.

Pendant la seconde période, 1906-1926, une émulation ardente animera toutes les écoles catholiques, particulièrement celles des Dominicains. On pourrait appeler cette période « la revanche des Prêcheurs ». Petit à petit ils prirent la direction du mouvement néo-thomiste.

Mais ils en profitèrent pour abaisser leurs rivaux. A Rome, des intrigues incessantes s'efforcèrent d'imposer à l'Eglise non seulement le thomisme, mais le thomisme dominicain, considéré comme seul authentique et fécond. Léon XIII et Mgr Mercier avaient réhabilité saint Thomas. Les Prêcheurs exhumèrent toute la lignée de ses commentateurs orthodoxes, tous les docteurs illustres ou obscurs de l'Ecole. Un singulier esprit d'étroitesse anima bientôt la philosophie catholique. Le thomisme devint intransigeant et agressif. Au cardinal Mercier allait succéder bientôt le converti de 1906, M. Jacques Maritain. C'est cette seconde période qu'il nous faut maintenant passer en revue.

Jusqu'en 1914, l'Institut de Louvain ne cessa de se développer. Ses laboratoires s'enrichirent. Celui de psycho-physiologie — hélas — devint célèbre. Les publications de ses maîtres se multiplièrent. A la *Revue néo-scholastique*, dirigée dès lors par M. de Wulf, fut joint un périodique annuel, les *Annales de l'Institut supérieur de philosophie*, dont trois tomes de sept cents pages environ parurent en 1912, 1913 et 1914.

C'est alors que survint la guerre. On sait combien Louvain en souffrit. Le désastre avait été si grand que des années furent nécessaires pour que l'Ecole reprit le rang éminent que lui avaient enlevé ses rivales épargnées par la guerre. En 1920 et 1924, les *Annales* publièrent deux volumes. En même temps apparurent les *Ephemerides theologicae Lovanienses*. Présidé par Mgr Deploige, devenu évêque et sénateur, et illustré par le chanoine Noël, successeur de Mgr Mercier comme professeur de philosophie, le foyer détruit a retrouvé aujourd'hui toute son activité d'antan.

Mais il n'est plus l'unique centre du renouveau thomiste. D'autres Instituts, organisés sur son modèle, à Rome, à Paris, à Milan, à Innsbrück et à Cologne, se sont développés remarquablement.

Les écoles dominicaines et jésuites rivalisent de zèle. De nombreuses revues se sont fondées dans tous les pays catholiques. Leur influence est si grande qu'une rapide énumération en est indispensable.

Sous l'influence des successeurs de Léon XIII, Rome devint un centre thomiste toujours plus important. Les meilleurs spécialistes de l'Eglise furent appelés au Collège Angélique, à l'Université Grégorienne et dans les nombreux instituts de la cité pontificale. L'édition léonine des *Opera omnia* de saint Thomas se poursuivit patiemment et avec toujours plus de soin. Après les *Commentaires sur Aristote*, la *Somme théologique* en neuf volumes fut achevée en 1906. On se mit alors à la *Somme contre les Gentils*, dont le troisième volume, quinzième de la série, parut en 1926.

C'est l'Académie romaine de saint Thomas qui organisa et convoqua dans la Ville éternelle la première semaine thomiste de 1923 et le premier congrès thomiste international de 1925. Ainsi Rome devient aujourd'hui le vrai centre du thomisme, où toutes les écoles sont représentées. Cette concentration, qui n'existait guère avant 1906, apparaît dans l'énorme publication en trois volumes, intitulée *Xenia Thomistica*, éditée par le Collège Angélique, à l'occasion du centenaire de 1923, et à laquelle ont collaboré presque tous les thomistes notoires de la catholicité

A Plaisance, la vieille revue *Divus Thomas* a repris dès 1924 la publication, interrompue en 1905, de ses volumineux fascicules. A Milan, l'Institut de philosophie, rattaché à l'Université catholique du Sacré-Cœur, publie depuis 1909 une *Rivista di filosofia neo-scolastica*.

Près de Florence, à Quaracchi, enfin, sous la direction du R. P. Ephrem Longpré, les Frères Mineurs étudient les grands docteurs franciscains du moyen âge. Ils ont donné une édition critique des œuvres de saint Bonaventure, universellement qualifiée de modèle et que surpasse seulement le premier tome, paru récemment, d'une édition des œuvres d'Alexandre de Halès, à laquelle ils mettent tous leurs soins.

Ainsi l'Italie a pris un rang distingué dans l'étude de la scolastique. Tandis qu'en 1874, seule la *Scuola cattolica* célébrait par un numéro spécial le sixième centenaire de la mort du Divin Docteur, en 1923, lors du sixième centenaire de sa canonisation,

toutes les revues italiennes exaltèrent « l'eterna giovinezza del Tomismo » et « l'eccellenza dell'Angelica dottrina ». (1)

En Espagne nous trouvons la même émulation. Les institutions universitaires et publiques récompensent les travaux des thomistes par des prix importants. A Madrid paraît la *Ciencia tomista* et la *Biblioteca de Tomistas Espanoles*. A Barcelone, *Estudis franciscans*, la belle revue des Capucins et *Criterion* cherchent à renouer l'antique tradition des scolastiques catalans.

L'école dominicaine de Fribourg en Suisse fut illustrée par des thomistes éminents tels que les RR. PP. del Prado, Coconnier, Weiss, Schwalm, Mandonnet, Gardeil, Sertillanges, etc. La *Revue thomiste* émigra en France et fit place à une publication de langue allemande, portant le même nom que celle de Plaisance, *Divus Thomas*.

Aujourd'hui encore, des étudiants étrangers y soutiennent à l'Université de nombreuses thèses sous la direction de professeurs connus, tels que le R. P. Prümmer, directeur de la collection *Fontes Vitae S. Thomae*, le R. P. Marin-Sola, auteur d'un livre récent sur *L'évolution homogène du dogme catholique*, etc.

En Allemagne, les principaux thomistes ont été des historiens. Depuis la mort du professeur Baeumker, les plus connus sont le cardinal Ehrle et Mgr Martin Grabmann. Ce dernier, professeur à l'Université de Munich, a écrit de nombreux ouvrages de vulgarisation thomiste (2). Dès 1926, paraît à Fribourg en Brisgau une revue trimestrielle de théologie et de philosophie, *Scholastik*, rédigée par les Jésuites de Valkenburg en Hollande.

Quant aux *Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters*, ils ont donné, depuis 1891, plus d'une centaine de monographies, parfois très étendues, sur la scolastique médiévale.

En Hollande, en Pologne, en Autriche, en Angleterre, en Amé-

(1) Sur la néo-scholastique en Italie, voir l'article du R. P. A. Gemelli, O. M., recteur de l'Université de Milan, dans la *Revue de philosophie* (Paris) 1920, pp. 263-284.

(2) Nous en citons un l'an passé, traduit en français. Voici les trois derniers : *Die Kulturphilosophie des hl. Thomas von Aquin* (1925), *Thomas von Aquin, eine Einführung in seine Persönlichkeit und Gedankenwelt* (5^e éd., 1926), *Mittelalterliches Geistesleben* (1926).

rique, etc., de nombreux centres répandent la doctrine de l'École. On n'en finirait pas de les citer tous. Mentionnons seulement une société thomiste fondée outre mer en 1926 sous le nom de *The American Catholic Philosophical Association*. Elle publiera une revue trimestrielle, *The New Scholasticism*, et fera connaître « ce que la scolastique peut apporter à la pensée moderne ». Son secrétaire, le professeur J. H. Ryan, de l'Université catholique de Washington, est le plus connu des thomistes américains. C'est lui qui fut, avec le chanoine Noël, le défenseur principal de la scolastique au congrès international de philosophie de Harvard, en septembre 1926. (1)

Mais s'il est intéressant de voir le rayonnement universel du thomisme dans l'Église, ce n'est guère que dans les pays latins que le mouvement a pris une réelle importance. Rome mise à part, on peut même le limiter jusqu'ici aux pays de langue française. Le français est si bien la langue du néo-thomisme que certaines revues italiennes et espagnoles lui font une large place, de préférence au latin. Ce prestige s'explique par le rôle éminent des écoles françaises et par l'abondance de leurs publications. Aussi sommes-nous obligé de consacrer à la France un paragraphe spécial, qui complétera l'exposé trop sommaire que nous faisons l'an passé de l'activité des thomistes français de 1906 à 1926.

IV. LA NÉO-SCOLASTIQUE EN FRANCE.

Malgré les efforts de Mgr d'Hulst et de la Société de saint Thomas d'Aquin, les débuts de la néo-scolastique en France furent difficiles. Cependant la « fille aînée de l'Église » accueillit bientôt le thomisme avec un certain intérêt. Dès 1906, elle prit une part toujours plus active à sa restauration.

Comme ailleurs, les plus érudits et les plus zélés furent les Pères Dominicains. Cinq d'entre eux ont acquis dans la néo-scolastique une réputation très grande. Ce sont les RR. PP. A.D. Sertillanges, nommé pour ses travaux sur saint Thomas membre de l'Académie des Sciences morales, en 1918 ; A. Gardeil, longtemps régent des études de la province de France ; R. Garrigou-La-

(1) Il sera question de ce congrès, de la *Mediaeval Academy of America*, etc. dans notre prochaine revue générale sur la scolastique hors de l'Église.

grange, professeur à l'Angelicum de Rome ; P. Mandonnet, « celui qui, avec le cardinal Ehrle, connaît le mieux le moyen âge », au dire de Ch. V. Langlois, et enfin Th. Pègues, auteur du monumental *Commentaire de la Somme*, régent des études à l'école de théologie de Saint-Maximin (Var).

C'est dans cette dernière localité que paraît, tous les deux mois, la *Revue thomiste*, fondée jadis à Fribourg, et dont le sous-titre paradoxal — « questions du temps présent » — s'accorde mal avec le contenu. C'est là, en effet, que reflourissent surtout les séculaires controverses que Pascal avait, croyait-on, définitivement discréditées !

Mais le principal centre dominicain est le couvent du Saulchoir, à Kain, en Belgique. Depuis 1921, un « Institut historique d'études thomistes » y a été organisé, dont les maîtres, les RR. PP. Mandonnet, Théry, Chenu, Synave, etc., sont bien connus. Ils publient, tous les trois mois, la *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, actuellement dans sa seizième année, et une collection réputée, la *Bibliothèque thomiste*.

Cette collection, qui a donné déjà huit forts volumes, est patronnée par la Société thomiste de Paris, qui édite en outre, depuis 1924, un *Bulletin thomiste*, dirigé par les RR. PP. Mandonnet et Destrez, O. P. Exclusivement bibliographique, ce bulletin classe et analyse brièvement, tous les deux mois, les principales publications sur la scolastique et le thomisme. On trouvera aussi ce répertoire modèle annexé à la *Revue thomiste*.

Moins nombreux, les maîtres Jésuites ont cependant consacré d'importantes études à saint Thomas. En 1923, les directeurs de l'École philosophique de Vals-près-le-Puy (Haute-Loire) ont fondé les *Archives de Philosophie* qui paraissent sans périodicité régulière en volumineux cahiers, dont douze ont attiré l'attention sur cette publication. Tous ne se rapportent pas directement au Docteur Angélique, mais le néo-thomisme en est pourtant la raison d'être. Chaque année un cahier spécial est consacré exclusivement à la bibliographie critique des ouvrages marquants de l'année précédente. En outre une collection, dite *Bibliothèque des Archives de philosophie*, a publié quatre études plus considérables sur le thomisme. Depuis la mort du R. P. Rousselot et du R. P. Gény, les thomistes les plus connus de la Compagnie de Jésus sont les RR. PP. Joseph de Tonquédec, dont le cours à l'Institut

catholique rallia naguère les auditeurs mondains de M. Bergson, et P. Descoqs, professeur au scolasticat de Jersey.

Tout en protestant de leur attachement pour le Docteur Commun de l'Eglise, les Jésuites interprètent sa doctrine avec une liberté qui ne satisfait guère les Dominicains. Aussi leurs controverses sont-elles parfois dépourvues d'aménité. On trouve l'écho de ces rivalités dans les revues précédemment citées, qui sont toutes des organes d'écoles, scrupuleusement fidèles à leur tradition propre.

Un seul périodique important accueille les polémiques et les opinions opposées des différentes écoles. C'est la *Revue de philosophie*, fondée en 1900 par les professeurs de l'Institut catholique de Paris. Cette revue qui paraît tous les deux mois sous la direction du R. P. Peillaube, doyen de la Faculté de philosophie, donne actuellement les conférences publiques de cette Ecole et s'intéresse avec prédilection aux rapports entre le thomisme et les sciences modernes.

Les deux collections qui complètent cette revue et que dirige également le doyen Peillaube, la *Bibliothèque de philosophie expérimentale* (sic) et les *Etudes philosophiques*, font, depuis quelques années, une place toujours plus grande à saint Thomas.

C'est encore le R. P. Peillaube qui préside, avec M^{lle} Marie Clément, professeur à l'Institut catholique, le cercle thomiste féminin, qui publie depuis 1925 des *Cahiers* mensuels et qui groupe les collaboratrices de l'*Initiation à la philosophie de saint Thomas d'Aquin*, parue en 1926.

Honoré particulièrement dans toutes ces publications, théologiques et philosophiques, le Docteur Angélique se trouve aussi constamment invoqué dans les revues catholiques plus générales — *Etudes* (S. J.), *Revue apologétique* (S. J.), *Nouvelle revue théologique* (S. J., Louvain), *Revue des jeunes* (O. P.), etc. — ou spécialisées dans des domaines tels que la mystique ou les sciences religieuses — *Revue d'ascétique et de mystique* (S. J.), *La vie spirituelle, ascétique et mystique* (O. P.), *Revue des sciences religieuses* (Faculté de Strasbourg), *Recherches de science religieuse* (S. J.), etc. Mais il serait fastidieux de mentionner ici leur contribution au néo-thomisme.

Par contre, ce qui est nécessaire, c'est de donner un rapide aperçu de l'immense labeur purement historique qui a été fait en France depuis vingt ans dans le domaine des philosophies médiévales. C'est à ce travail que saint Thomas doit sa réhabilitation dans les milieux philosophiques. Cependant nous ne pouvons le faire ici que d'une manière superficielle, car notre principe est de ne citer que les ouvrages thomistes d'une portée actuelle, dont on prétend nous imposer les doctrines comme une absolue et immuable vérité.

Nous avons déjà fait une exception à cette règle en faveur de la *Bibliothèque thomiste* du Saulchoir. Aussi devons-nous citer encore les noms de Pierre Duhem et de M. Etienne Gilson.

Professeur de physique à Bordeaux, le premier s'efforça de venger la science médiévale du discrédit où elle était tombée. Son ouvrage classique en plusieurs tomes sur *Le système du monde* est aujourd'hui critiqué par les thomistes et pillé par M. Rougier. Mais tous s'accordent à le reconnaître comme un monument original et une synthèse de grande valeur.

Pierre Duhem était catholique déclaré. M. Gilson prétend n'être qu'un historien. Cependant le R. P. Rimaud le qualifie de « catholique, mais sans lien avec aucune école ». Directeur de la *Bibliothèque d'histoire de la philosophie*, il a fondé une collection spéciale, les *Etudes de philosophie médiévale*, dans lesquelles ont paru ses deux ouvrages les plus importants : *Le thomisme* (1) et *La philosophie de saint Bonaventure*. Six autres volumes ont paru depuis, dont trois, dus à M. l'abbé R. Carton, sur *Roger Bacon*.

Avec le R. P. G. Théry, O. P., M. Gilson vient en outre de lancer une nouvelle publication, les *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du moyen âge*, dont le premier fascicule (1926-1927) n'a pas moins de 318 pages in-8°.

Enfin, le nouveau professeur de Sorbonne est le principal collaborateur de la belle *Revue d'histoire franciscaine*, fondée en 1924, et qui est avec les *Etudes franciscaines* la plus importante revue des Frères Mineurs de France.

Mais nous nous éloignons de notre sujet. Revenons donc du moyen âge à notre siècle, de l'augustinisme franciscain au néo-

(1) Cette *Introduction au système de saint Thomas d'Aquin* paraît aujourd'hui en troisième édition, remaniée et considérablement augmentée.

thomisme contemporain. Il nous reste à parler de son représentant le plus connu actuellement, M. Maritain. Quelques indications sur sa carrière ne seront pas inutiles.

V. M. JACQUES MARITAIN.

Pour beaucoup, M. Maritain incarne, à lui seul, la néo-scholastique. Ainsi, dans une notice qu'il lui consacra récemment, M. Jean Baruzi ne jugea pas « arbitraire » de limiter à son œuvre une enquête sur la renaissance thomiste. C'est à peine s'il mentionne en note, le nom du R. P. Garrigou-Lagrange. Celui du cardinal Mercier n'est même pas cité ! (1)

Voilà qui est excessif. Cependant M. Maritain est bien le premier qui ait su intéresser à la néo-scholastique le public cultivé. C'est lui, en outre, qui a déchaîné la « mêlée thomiste ». Ces deux titres en font déjà un personnage représentatif. Quant à son œuvre, elle consiste plus en une démolition qu'en une construction. Mais sa violence et son caractère absolu lui donnent une originalité, non dépourvue d'intérêt.

C'est toutefois par la séduction et le prestige de sa personne qu'il exerce une véritable influence dans certains cercles littéraires et même philosophiques. Aussi l'étude de sa biographie est-elle nécessaire. Les différents milieux qu'il a fréquentés, les doctrines qu'il a successivement professées, les exaltations et les déceptions qu'il a connues expliquent son œuvre passionnée, agressive et têtue.

Dans cette vie si mouvementée, ses amis veulent voir une manifestation de la grâce divine. « Il a fallu à Jacques Maritain, dit M. Georges Bernanos, pour prendre la place qui lui est due, outre le signe visible de la prédestination la plus haute, cette inlassable patience, ce céleste entêtement qui se lève dans ses yeux comme le reflet d'un autre monde. » (2)

La longue étude biographique qui lui a été consacrée par son ami, le prince Wladimir Ghika, dans la *Documentation catholique*

(1) Jean BARUZI, *Philosophes et savants français du XX^e siècle*. Extraits et notices. Tome I, chap. IX : J. Maritain et la renaissance thomiste, p. 196-204. 1926.

(2) *Nouvelles littéraires*, 17 avril 1926, p. 7.

(27 octobre 1923, col. 643-660) est le type idéal de la « biographie surnaturelle ». Dans une prochaine étude sur ce nouveau genre de narration historique, nous citerons quelques passages curieux de cette étrange biographie. Ici nous n'en retiendrons guère que des dates et des faits.

M. Jacques Maritain est né le 18 novembre 1882. Son père, avocat inscrit alors au barreau de Paris, était catholique de naissance, sinon de conviction. Sa mère, fille de Jules Favre, était de confession réformée. Voici comment le prince Ghika qualifie la religion de M^{me} Maritain :

« C'est ainsi qu'il a été, par sa mère, rangé au moins nominale-ment dans ce protestantisme très spécial qui fut la religion officielle et secrète à la fois de la Troisième République. Ce protestantisme où il a été baptisé d'un baptême douteux (plus tard renouvelé sous condition) et où il a été élevé, était de la nuance dite libérale la plus accentuée. Vidé de presque tout contenu dogmatique, il se réduisait à une morale d'immanentisme pieux, avec un impératif aussi catégorique que fugace, opérant à partir d'une conscience presque mythologique : en somme *une doctrine suisse* digne de trouver faveur en *ce siècle suisse* qu'a été le XIX^e, issu de Rousseau et de M^{me} de Staël ! »

Dès le collège, le petit-fils de Jules Favre eut comme premier et grand ami le petit-fils de Renan, Ernest Psichari. Le rapprochement de ces deux futurs convertis paraît au prince Ghika « une œuvre surnaturelle préparée à leur insu par la Providence ». La Grâce les aurait voués à une « tâche de réparation : restaurer ce à quoi leurs grands-pères avaient indûment touché ».

Toute cette biographie est basée sur cette thèse fondamentale. L'auteur voit dans les événements les plus contradictoires la preuve de cette vocation. Ainsi l'enseignement de Le Dantec, maître préféré de Jacques Maritain en Sorbonne, lui apparaît « par certains côtés comme une préparation providentielle ».

Reconnaissons plutôt dans cet attachement de Maritain pour Le Dantec la manifestation de ce besoin d'absolu, d'autorité et de certitude qui le conduira vers la foi catholique. Il lui fallait un système doctrinal, positif ou négatif, mais intransigeant et fermé. Et à cet égard, il n'y a en effet pas loin de Le Dantec à saint Thomas d'Aquin.

En attendant de rencontrer le Docteur Angélique, Maritain poursuit sa recherche passionnée de la certitude. Lors de la « révolution bergsonienne », il est parmi les plus fervents disciples du nouveau Maître. Mais tandis que son ami Charles Péguy trouvait en Bergson avant tout un libérateur, Jacques Maritain ne vit en lui qu'un nouveau révélateur d'absolu. Le prince Ghika insiste avec raison sur la conception paradoxale qu'il se fit du bergsonisme. « Atteindre l'absolu » est son unique préoccupation. Il variera sur le mode de connaissance et passera de l'intuition à l'intelligence et à la foi. Mais la démarche de son esprit restera la même, donnant à sa vie intellectuelle une réelle unité, malgré Le Dantec, Bergson et saint Thomas !

La seule chose que Maritain apprit de Bergson, c'est qu'il y a des vérités métaphysiques. Aussi le bergsonisme ne fut-il pour lui qu'une étape tandis que Péguy y trouva sa philosophie définitive.

Un livre récent des frères Tharaud, *Notre cher Péguy*, fait revivre admirablement l'état d'esprit des étudiants de Sorbonne au début de ce siècle et montre l'irréductible opposition de caractère qui séparera toujours plus Péguy et Maritain. (1) A la belle et riche personnalité du premier, le futur néo-thomiste préférera l'orgueil et le dogmatisme borné de Léon Bloy. C'est qu'une singulière affinité de tempérament les unissait : même besoin d'absolu et de certitudes intellectuelles, même violence et même étroitesse d'esprit ; plus tard, même idéal monastique et même exaltation dans les pratiques de la piété ; enfin, même absence de charité chrétienne, chez ces deux hommes « aveuglés par la lumière » — selon l'image du docteur Ch. Gillouin.

C'est Léon Bloy qui révéla l'Eglise à Jacques Maritain et à sa jeune femme, née israélite. « La sainteté des saints et de l'Eglise fut pour eux l'argument apologétique par excellence » dit leur biographe. Du Docteur Angélique il n'était pas encore question et la conversion du petit-fils de Jules Favre ne fut aucunement philosophique. Il abjura et reçut le baptême romain, le 11 juin 1906. Léon Bloy fut le parrain des nouveaux convertis. (2)

(1) 2 vol., 1926. — Voir sur J. Maritain plus particulièrement les pages 60-140 du deuxième volume.

(2) On trouvera dans *l'Invendable*, années 1904-1907 du journal de Léon Bloy, des extraits de correspondance et le récit de l'abjuration (p. 186). Voir aussi l'interview de J. Maritain dans la II^e série des *Une heure avec...* de F. LEFÈVRE (1924), p. 43.

Peu après, Maritain partit pour Heidelberg pourvu d'une bourse d'études obtenue après son agrégation de philosophie en 1905. Intéressé autant par les sciences que par les lettres — il était licencié des deux Facultés de la Sorbonne — il étudia surtout les théories biologiques de Driesch, dont il tentera plus tard de montrer l'accord avec les idées scolastiques.

En 1908, après deux ans d'absence, il rentre à Paris et publie son premier article dans la *Revue de philosophie* sur *Le néo-vitalisme en Allemagne et le darwinisme*.

C'est alors qu'il apprit à connaître saint Thomas, qui lui fut révélé par son directeur de conscience, le R. P. Clérissac, O. P. Cette lecture lui apporta, selon le prince Ghika, « l'admiration, la joie, le sentiment inoubliable de trouver l'équilibre naturel et surnaturel de la pensée humaine ».

Avec une fougue de néophyte — « qui passera, mon ami, qui passera », comme le lui disait un ecclésiastique vénérable, mais peu perspicace — il se mit aussitôt à brûler ce qu'il avait adoré. Dans des conférences et articles divers, réunis dans son premier livre, *La philosophie bergsonienne* (1914), il pressa les catholiques de choisir entre l'intelligence et l'intuition, saint Thomas et Bergson.

Cet ouvrage fut bien accueilli à Rome, où l'on préparait la mise à l'index du philosophe de l'intuition. Maritain, professeur de philosophie au Collège Stanislas dès 1912, fut promu en 1914, à la veille de la guerre, à la chaire de philosophie moderne de l'Institut catholique de Paris.

Il se consacra dès lors tout entier à la critique de la pensée moderne et, particulièrement, de la philosophie allemande « depuis Luther », qu'il rend responsable de la guerre européenne. Sa réputation croit sans cesse dans les milieux thomistes. En 1917 et 1918, il est nommé docteur *ad honorem* par la S. Congrégation des Etudes et membre de l'Académie romaine de saint Thomas.

Mais ce n'est que depuis la guerre que son influence devint prépondérante. Il se met à collaborer régulièrement aux revues catholiques de France : *Revue universelle*, *Revue des jeunes*, *Les Lettres*, etc. De ces articles, il fait des volumes tels que *Art et scolastique* (1920), *Théonas* (1921), *Antimoderne* (1922), *Saint Thomas d'Aquin, apôtre des temps modernes* (1924), *Réflexions sur l'intelligence et sur sa vie propre* (1924), et enfin *Trois réformateurs* (1925).

Tous ces ouvrages ne sont guère qu'une vulgarisation du tho-

misme et une critique du modernisme. Cependant il fit œuvre plus systématique en entreprenant la publication d'un vaste manuel de philosophie *ad mentem S. Thomae*, destiné aux candidats au baccalauréat et qui ne comprendra pas moins de sept tomes ! L'*Introduction générale* et la *Petite logique* ont déjà paru en 1920 et 1924.

Directeur de la *Bibliothèque française de philosophie*, il s'occupe activement aussi de la collection du *Roseau d'Or*. Il donne de nombreuses préfaces aux ouvrages de ses maîtres et amis. L'écrivain Cocteau lui ayant écrit une lettre ouverte sur sa conversion, il publie en 1926 une *Réponse à Jean Cocteau*.

Le thomisme de Jacques Maritain est « le plus strict et le plus intransigeant », dit fort bien le prince Ghika. Il se rattache à la tradition dominicaine, particulièrement à Jean de saint Thomas, son commentateur préféré. Cependant il a subi fortement l'influence des Bénédictins de Solesmes et d'Oosterhout, en Hollande. Dans ce dernier couvent, il reçut en 1912 l'oblature bénédictine.

La violence de ses polémiques et son intolérance lui ont valu dans l'Eglise même beaucoup d'ennemis. Les Jésuites et les Franciscains ne lui pardonnent pas ses attaques virulentes contre Duns Scot et Suarez. A Louvain, les directeurs de l'Institut de philosophie semblent peu satisfaits de son attitude actuelle.

Cependant, quoiqu'en disent certains de ses adversaires, il n'a pas à craindre un désaveu officiel. A Rome, son crédit paraît sûr, malgré sa récente et maladroite intervention en faveur de Maurras, dont il ne sut pas prévoir la condamnation totale. (1)

En tous cas, c'est une erreur d'opposer son thomisme à celui de l'Eglise. Il y a une parfaite conformité entre son attitude et celle de la curie romaine, bien que celle-ci use d'une prudence dont il se soucie peu.

Par contre, du cardinal Mercier à Jacques Maritain, le thomisme a évolué vers un dogmatisme et un absolutisme tou-

(1) *Une opinion sur Charles Maurras et le devoir des catholiques*, 1926. — En signe de reconnaissance, une nouvelle publication royaliste, les Cahiers d'Occident, publiera prochainement un numéro d'*Hommages à Jacques Maritain*, orné d'un portrait original.

jours plus étroits et agressifs. Mgr Mercier, malgré tout, « aimait son siècle » (L. Noël). On sait ce que pensent du leur M. Maritain et ses disciples. Notre conclusion indiquera brièvement la différence.

VI. CONCLUSION.

Rappelant l'œuvre de son maître, M. de Wulf ne craignit pas d'écrire récemment que « l'idée de Léon XIII serait demeurée inefficace s'il n'avait rencontré le seul homme de ce temps qui fût à même de la traduire en acte — D. Mercier ».

C'était méconnaître un peu l'œuvre des écoles dominicaines. On verra plus loin que les Prêcheurs en manifestèrent quelque impatience. Cependant la thèse de M. de Wulf se justifie.

Toute l'autorité du pape et le zèle anonyme des thomistes de l'École n'auraient pas suffi à surmonter les préventions de l'Église vis-à-vis de la scolastique. Les idées ne se propagent guère d'elles-mêmes. Seule, en l'incarnant, une personnalité de premier plan pouvait faire revivre cette doctrine oubliée. Sans la passion de Mgr Mercier, l'initiative de Léon XIII n'aurait eu peut-être qu'un succès local et éphémère comme la tentative des Dominicains et des Jésuites espagnols et italiens du XVI^e siècle.

Ce qui a manqué à ces derniers, c'est un chef, étranger comme Mgr Mercier aux rivalités des ordres religieux, passionné pour le thomisme et surtout averti des idées et des doctrines de son temps. C'est la méconnaissance de la philosophie du monde qui a fait échouer les thomistes du XVI^e siècle dans leur essai de restauration. Or cet écueil, seul D. Mercier eut la volonté et la force de l'éviter. On lui reproche aujourd'hui une confiance un peu naïve dans la science et particulièrement dans la psychologie expérimentale. Mais cet effort sincère qu'il fit pour « repenser » le thomisme et l'enrichir des idées modernes les plus avérées fut la grande raison de son succès. Certes, il critiqua Descartes et combattit sans relâche la pensée de Kant qu'il appelait « le grand pervertisseur des idées du XIX^e siècle ». Mais cette critique n'était pas aveugle comme celle d'un Maritain.

« Ayons la persuasion, disait-il en 1900, que nous ne sommes pas seuls en possession de la vérité et que la vérité que nous possédons n'est pas la vérité entière. »

C'est cette attitude qui a permis la restauration du thomisme au début de notre siècle.

Mais un grave malentendu n'en reste pas moins à sa base. Mgr Mercier a cru sincèrement pouvoir concilier la thomisme et la science. Or l'impossibilité de cette entreprise est apparue de plus en plus aux thomistes eux-mêmes. C'est cela qui explique l'évolution de la néo-scholastique. Devant le choix qui devenait inévitable entre saint Thomas et le monde moderne, les thomistes ont pris parti pour leur Docteur contre le modernisme tout entier. Ce conflit, aujourd'hui si aigu, on ne le prévoyait guère dans l'Eglise, au temps du cardinal Mercier. Mais lorsqu'il s'est imposé, l'attitude des néo-scholastiques a dû changer.

Les Dominicains conviennent déjà de cette illusion de Mgr Mercier. Le R. P. de Munnynck, professeur de philosophie à l'Université de Fribourg, fit récemment de graves réserves sur l'authenticité du thomisme du Cardinal, dans un périodique littéraire, dans lequel on n'aurait d'ailleurs pas attendu ces petits coups de griffe, la *Schweizerische Rundschau* :

« Le grand mérite de Mercier, dit-il, se trouve sur le terrain critériologique. Nous tenons d'autant plus à le signaler qu'en cette matière nous sommes loin de partager toutes ses idées. Sa notion de vérité nous paraît incomplète et même dangereuse. Sa théorie sur la réalité des possibles — ou plutôt sur leur absence de réalité — a un certain relent de positivisme qui ne manque pas d'inquiéter. Comme nous l'écrivait un jour le vénérable comte Domet de Vorges, Mgr Mercier avait peut-être trop longtemps fréquenté Kant pour se soustraire complètement à son influence. *Depuis lors on a mieux fait.* » (1)

Ces réserves, à vrai dire, sont noyées sous un flot de louanges si flatteuses même que le chanoine Noël en fit une copieuse citation dans le numéro d'hommage de la *Revue néo-scholastique* de Louvain. Mais il se garda de reproduire ces quelques lignes, qui sous-entendent bien des choses. En particulier les six derniers mots — *in cauda venenum* — méritent d'être soulignés et médités.

Il est incontestable que, depuis vingt ans, on connaît mieux saint Thomas. Des études historiques ont mis en lumière la genèse

(1) 1^{er} mars 1926, p. 725.

de sa pensée, les idées de ses contemporains et prédécesseurs, les arguments de ses adversaires. Toutes ces recherches ont d'abord démontré l'antagonisme des conceptions dominicaines, jésuites et franciscaines du thomisme. Tandis qu'il y a trente ans, chacun prétendait légitimer sa doctrine particulière en la déclarant conforme à saint Thomas, aujourd'hui on se rend mieux compte de l'hétérogénéité du thomisme, du bonaventurisme, du scotisme et du suarezisme.

Or cette discrimination minutieuse des philosophies médiévales et cette définition nouvelle du thomisme authentique, c'est-à-dire du thomisme dominicain, a exaspéré les rivalités d'écoles et accentué l'intransigeance des Prêcheurs.

Saint Thomas fait maintenant place à ses commentateurs. L'esprit de la basse scolastique réapparaît. Tout cela ne contribue guère à rendre le néo-thomisme plus large et plus compréhensif.

D'autre part, l'opposition de la scolastique et de la pensée moderne devient toujours plus absolue. On a, il est vrai, renoncé à certaines comparaisons trop sommaires entre Kant et saint Thomas. Mais « les deux mondes » apparaissent toujours moins conciliables. Dans leur critique, les thomistes sont remontés de Kant à Descartes, accentuant ainsi l'antagonisme entre le moyen âge et l'ère moderne.

La guerre, survenant alors, a exaspéré ce conflit. Tout l'esprit du néo-thomisme français s'est envenimé. Luther et Kant ont été rendus ridiculement responsables de la catastrophe mondiale. M. G. Goyau qualifie Kant de « vaincu de la guerre ». Le thomisme s'est cru vainqueur de la guerre. On s'est perdu dans des généralisations simplistes. Pour toute l'école de M. J. Maritain, le credo s'est enrichi d'un certain nombre de formules absurdes, proposées comme des vérités dogmatiques. En voici deux qui sont essentielles :

1. Thomisme = catholicisme = esprit latin = classicisme = ordre, etc. !

2. Modernisme = protestantisme = barbarie « nordique » = romantisme = révolution, etc. !

Ce fut alors la guerre déclarée à l'hérésie réformée et au modernisme tout entier. Puis la « mêlée thomiste »...

En tout cela le thomisme a-t-il dévié ? On serait tenté de le croire. C'est, par exemple, ce que prétend Ernesto Buonaiuti

dans son dernier livre, *Le modernisme catholique* (1). Il oppose le pontificat clairvoyant de Léon XIII à la « brusque réaction » de Pie X. Avec le second, aurait débuté un « régime de répression féroce » qui aurait compromis tous les bienfaits du « régime de liberté » inauguré par Léon XIII.

Mais ce dernier pontife est le restaurateur du thomisme et cette entreprise ne saurait être qualifiée de tentative de rapprochement vers la pensée moderne. M. Buonaiuti prévoit l'objection et distingue « la croisade thomiste prêchée par Léon XIII des attitudes mesquines et haineuses que prit, sous le pontificat de Pie X, le thomisme dégénéré ».

« Le premier, explique-t-il, eut soin que la culture ecclésiastique s'ouvrît prudemment aux directions nouvelles de l'exégèse et de la critique documentaire. Tandis que le second, effrayé à tort par quelques phrases paradoxales et quelques tendances individuelles, trop différentes de la pensée orthodoxe, voulut que la formation du jeune clergé fût strictement réduite à l'assimilation littérale des manuels thomistes, étroits et arriérés. »

A plusieurs reprises, M. Buonaiuti oppose ainsi le thomisme authentique que voulut restaurer Léon XIII à « la spéculation anachronique du thomisme desséché » de Pie X et de ses successeurs.

« La véritable apologétique thomiste, dit-il, est bien moins aride qu'on ne pourrait le croire d'après les textes squelettiques et déformés de la production curiale d'aujourd'hui. »

Cela est parfaitement exact. Mais est-il légitime d'opposer de cette façon l'inspiration de Léon XIII et celle de Pie X ? Nous ne le croyons pas. C'est un procédé de polémique trop facile, dont usent tous les insoumis de l'Eglise. En 1926 encore, le R. P. Descoqs, S. J., cherchait à expliquer par des conflits de personnalités romaines les dernières interventions du magistère ecclésiastique en faveur du thomisme dominicain. De même, les catholiques d'*Action française* en appellent d'un pape à un autre pape !

Cette argumentation nous paraît injustifiée dans le cas du néo-thomisme. La moisson actuelle de violence et de haine était contenue dans la semence jetée par Léon XIII. C'est pour lutter contre le modernisme que ce pontife a voulu restaurer saint

(1) 1 vol. in-16 de 205 pages, traduit de l'italien par R. Monnot, 1927.

Thomas. Par prudence autant que par ignorance, les premiers thomistes ont dissimulé l'absolu de leur doctrine et son caractère agressif. Mais la logique du système les a conduits toujours plus vers l'autoritarisme et l'étroitesse. Pie X n'a fait que jeter le masque en 1907. Et le cardinal Mercier a été l'un des premiers à exiger le serment anti-moderniste de tous les prêtres de son diocèse.

Les circonstances troublées de notre temps ont favorisé l'essor du néo-thomisme. Mais son succès actuel ne saurait durer longtemps. Il s'en ira avec la mode qui le porte aujourd'hui. C'est alors qu'apparaîtra l'impasse tragique dans laquelle l'Eglise s'est jetée. Le conflit entre sa doctrine périmée et irréfutable par définition et la pensée moderne croîtra sans cesse et fera sauter un jour le cadre rigide où elle s'est retranchée. Loin d'avoir trouvé son salut dans la scolastique, le catholicisme a ajouté un obstacle de plus sur son chemin.

Car l'Eglise ne peut désormais plus revenir en arrière, comme le prétendent et l'espèrent quelques-uns. (1) Malgré ses ambiguïtés voulues et sa prudence, elle s'est engagée définitivement dans une voie sans issue. C'est pourquoi, non seulement l'Eglise n'a pas « mieux fait » depuis cinquante ans, mais elle a compromis irrémédiablement, depuis Léon XIII déjà, tout ce qu'il y a en elle de chrétien au profit d'une doctrine philosophique dont les origines païennes se trahissent toujours.

PIERRE JACCARD.

(1) Dans une note sur *L'avenir de saint Thomas d'Aquin* (Europe, 15 janvier 1927, pp. 130-133), M. Jean Prévost se demande par exemple « quelle philosophie catholique va succéder au thomisme » !!